



Pierre Coudroy de Lille

Une famille de négociants de l'Entre-deux-Mers : les Chicou

In *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*, Actes du premier colloque tenu à Branne les 19 et 20 septembre 1987, CLEM-AHB, 1988, pp. 217-220.

↳ **Conditions d'utilisation** : l'utilisation du contenu de ces pages est réservée à un usage personnel et non-commercial. Toute autre utilisation est soumise à une autorisation préalable du CLEM. Contact : clempatrimoine@free.fr.

↳ **Citer ce document** : Coudroy de Lille (Pierre), Une famille de négociants de l'Entre-deux-Mers : les Chicou, *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*, Actes du 1^{er} colloque tenu à Branne les 19 et 20 septembre 1987, CLEM, AHB, 1988, pp. 217-220.
<http://www.clempatrimoine.com/colloque1.html>

Une famille de négociants de l'Entre-Deux-Mers : Les Chicou

Les Chicou, originaires du pays de Branne, ont joué un rôle important dans le commerce bordelais pendant 200 ans, depuis le milieu du XVII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Le nom de famille Chicou est gravé dans trois plaques de marbre blanc qui sont des témoignages de leurs activités bordelaises : deux sont scellées dans le grand hall de la Bourse du Commerce et datent de 1803, la troisième de 1809 est dans la chapelle Saint Louis de l'église Saint Michel de Bordeaux, celle des fonts baptismaux, car les Chicou-Bourbon étaient paroissiens de Saint-Michel.

A la *Bourse du Commerce*, en 1802, alors que le négoce bordelais renaissait grâce à la Paix d'Amiens, furent décidés de grands travaux, notamment la couverture d'une grande charpente en bois en berceau plein-cintre sur la cour intérieure dite « la Place du Change ». L'architecte Bonfin proposa et dirigea les travaux, et ce dôme resta en place jusqu'en 1865. Pour financer, une souscription fut lancée et 60 négociants répondirent à l'appel, leur nom est inscrit sur une plaque blanche, en reconnaissance ; on y lit : « Chicou-Bourbon et fils ». Sur une deuxième plaque les noms des dirigeants du commerce bordelais pour 1803 sont inscrits, Chicou-Bourbon figure à la Commission administrative, autre Chicou-Bourbon figure au Conseil du Commerce.

A l'église Saint Michel, la restauration du culte au Concordat poussa

le nouvel archevêque Mgr d'Aviau à installer des baptistères dans toutes les nouvelles églises paroissiales, alors qu'il n'y en avait pas à Saint Michel sous l'Ancien Régime. La chapelle Saint Louis, à l'angle Nord-Ouest, ancienne chapelle de la corporation des merciers ou des marchands colporteurs, abrita les fonts baptismaux, et maintenant encore. Voici la mention gravée dans le marbre : « 1809, transformation de cette chapelle en baptistère, M. Brussac curé », et suivent les noms de 6 administrateurs, dont Chicou-Bourbon. Notre négociant habitait rue des Faures, une maison, démolie aujourd'hui, toute proche de la flèche Saint Michel.

Ainsi donc, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles une branche des Chicou montre son dynamisme, sa notoriété et sa fortune. Activité Bordelaise, certes, et pourtant ils restèrent toujours très attachés à leurs propriétés de l'Entre-Deux-Mers, à Moulon, à Tizac, à Grézillac ; il y eut ainsi les Chicou-Lambert à Grézillac, les Chicou-Lamy à Branne, les Chicou-Fonroque, les Chicou-Bourbon, les Chicou-Chaumel selon les noms des propriétés.

Ils résidaient à Bordeaux, certes, pour leur travail, mais ils habitaient aussi leur maison de campagne où ils revenaient pendant l'été et l'automne, pour surveiller les vendanges sans doute, selon un phénomène bien connu chez les Bordelais. Ainsi, parmi les quelques douze Chicou bour-

geois et marchands de Bordeaux, certains sont qualifiés « bourgeois non-citoyens », c'est-à-dire n'habitant pas ordinairement la cité urbaine.

Voilà un phénomène intéressant : des gens de Branne, des coteaux au-dessus de la Dordogne, attirés par Bordeaux et non pas par Libourne. Malgré le long trajet de terre, l'attraction économique de Bordeaux était telle qu'elle s'exerçait sur tout l'Entre-Deux-Mers (port, entrepôts de marchandises, centre administratif). Il s'agissait donc de relations réciproques entre la ville et la campagne, et beaucoup de citadins avaient des propriétés de vignoble et des « bourdieux ».

Pour démêler les branches de l'arbre généalogique des Chicou, nous avons eu grand besoin des indications familiales fournies par M^{lle} Jacqueline de Raigniac dont la mère était une Chicou-Lamy ; elle possède la maison de Parseval, à Branne, et fort obligeamment nous a donné le résultat de ses recherches ; qu'elle soit très vivement remerciée.

Les premiers Chicou apparaissent à la fin du XVI^e siècle dans le terrier des redevances féodales du seigneur de Monlau, à Moulon, répertoriées par Léo Drouyn dans ses Notes manuscrites, tome 29, figurant aux Archives Municipales de Bordeaux :

— le 7 mars 1583, Eymond Chicou reconnaît maison et jardin au Mayne de la Bedalle, sur le chemin de Tizac à Moulon ;

— le 8 mai 1619, Maître Eymond Chicou, notaire royal de Tizac, reconnaît une maison au village d'Anjou.

Ce notaire eut de Jeanne Piganeau trois fils, Aymon, Menaud et Géraud qui furent les auteurs de toute la descendance. Nous allons étudier les branches principales, celles marquées par les plus fortes personnalités qui eurent le plus d'influence sur l'économie du pays.

I. LA BRANCHE CHICOU-BOURBON

Ce fut la branche la plus notable du commerce bordelais. Elle possédait la propriété de Bourbon, dans Moulon, mais proche de Tizac.

Le premier du nom était *Jean-Vincent Chicou-Bourbon*, fils de Jean Chicou-Lamy et de Marie de Nolibois, un des grands négociants de la place. Il naquit vers 1720 et vécut très âgé. Le 10 janvier 1752, alors négociant en la rue Saint Rémy, il épousait en l'église Saint Maixant Henriette Blancan, habitant rue Saint Rémy, fille de Jean Blancan bourgeois et négociant et de Marguerite Renaire. Le contrat passé chez maître Palette notaire à Bordeaux prévoyait une dot de 12.000 livres, somme importante qu'avait prévue Blancan père par son testament de 1745 ; celui-ci était décédé en 1752.

Il avait la confiance de ses pairs puisqu'il est investi de hautes fonctions : deuxième consul de la Bourse en 1771, directeur de la Chambre de Commerce en 1770, 1771, 1772, juge du Commerce en 1787. On le trouve également administrateur du Collège de Guyenne en 1777, administrateur de l'Hôpital d'incurables et de la manufacture de Bordeaux, autant de fonctions de confiance.

Il changea d'habitation et s'installa vers 1780 dans la Grande Rue Royale,

c'est-à-dire rue Ferdinand Philippart, dans une maison que nous n'avons pu identifier ; il acheta la maison noble de Chelivette à Saint-Loubès, vers 1773, belle propriété viticole. En 1784 il faisait faire 30 douzaines de barriques pour sa maison de Chelivette. Il vivait toujours en 1803, et c'est lui qui figure sur les plaques de la Bourse ; il avait environ 80 ans.

Son fils, *Pierre-Benoît Chicou Bourbon*, né en 1753, continua les traditions paternelles. Négociant, premier consul de la Bourse en 1782, il fut deux fois directeur du Commerce : en 1781 avec François Seigneuret et Grignet, en 1784 avec André Acquart et Auguste Journu, deux négociants considérables. Au début de la Révolution son rôle ne fut pas négligeable puisqu'il représentait le Tiers-Etat à l'assemblée des notables du 9 mars 1789, et qu'il fut élu membre du corps municipal le 20 mars 1790.

Il avait épousé le 26 mai 1787 en l'église Saint Michel, Madeleine Tanays-Boutet, fille de Jean-Pierre Tanays-Boutet, négociant de Bordeaux, et de Marie-Anne Dutilh. Les Tanays, originaires du Quercy, étaient d'importants commerçants, le père était également raffineur de sucre dans la rue Sainte Croix « l'une des plus remarquables et comptée au premier rang » parmi les raffineries de la place ; il possédait une maison rue Sainte Croix, une autre rue des Faures, le domaine de Livran sur le chemin du Tondu (sur l'actuel boulevard Maréchal Leclerc).

Par le contrat de mariage, les parents Tanays donnaient à leur fille en dot la moitié de leurs biens et 80.000 francs en avance d'hoirie. Et la succession du père, survenue en 1802, fut bien juteuse, plusieurs maisons dans Bordeaux, la maison et la raffinerie de Sainte Croix, dont les

ustensiles de la raffinerie étaient alors évalués à 112.500 livres, beaucoup de meubles, d'argenterie, de l'argent, des effets, des meubles. En plus un vieil oncle Tanays était décédé en 1805 faisant sa nièce héritière universelle lui transmettant des meubles, des parts sur le domaine de Livran, le domaine de Sigognac en Médoc, à Saint Yzans, aujourd'hui jolie propriété classée Cru bourgeois.

Donc, notoriété, fortune acquise par le commerce comme par une alliance flatteuse, la vie dût être large. La Révolution entama-t-elle l'aisance ? Sans doute, car le commerce en 1793-94 fut bien ralenti, la raffinerie fonctionna mal. Mais les héritages de 1802 et de 1805 permirent le redémarrage des activités à un moment où la Paix d'Amiens, les premiers temps de l'Empire, mettaient fin à la guerre contre l'Angleterre.

C'est précisément dans ces années 1802 que le rôle de Pierre-Benoît Chicou-Bourbon semble considérable. Alors administrateur de la Chambre de Commerce, il est chargé de rédiger *un mémoire* au nom de la chambre en réponse à une question proposée le 1^{er} frimaire an X par le Ministre de l'Intérieur : « quels sont les changements survenus dans nos relations commerciales avec nos colonies d'Amérique ? ». Ce mémoire fut imprimé à Bordeaux par Brassier, en 1802, mais je n'ai pu le retrouver ni à la Bibliothèque municipale, ni aux Archives, ni à la Chambre de Commerce de Bordeaux. Néanmoins, on peut reconstituer le sens de ce mémoire avec ce que l'on sait de la situation économique de l'époque. Le commerce avec les Antilles était bien malmené, la perte de Saint-Domingue devenu état indépendant, la Martinique aux mains des Anglais, il ne restait que le commerce avec la Guadeloupe et

les Mascareignes ; par contre le commerce avec les Etats-Unis était en plein essor. Bordeaux restait le port du vin.

Donc, Pierre-Benoît Chicou-Bourbon fut un généreux donateur pour la couverture du grand hall de la Bourse et pour l'église Saint Michel. La raffinerie, l'armement et le commerce reprirent sérieusement en 1815. Mais 6 ans après, en 1821, faillite commerciale de Pierre-Benoît Chicou-Bourbon. Un mémoire d'avocat est dressé le 21 mai 1828 par les 8 enfants, 4 fils et 4 filles issus du mariage Tanays-Chicou pour essayer de sauver une partie du patrimoine de la faillite et de ses conséquences. Ce mémoire imprimé a été conservé aux Archives municipales de Bordeaux où il figure sous cote IX h/197. Il est précieux car il nous renseigne sur le devenir de la maison commerciale, et sur l'état de la fortune au beau temps du commerce.

Pierre-Benoît Chicou-Bourbon avait reçu de grands biens du côté Tanays, raffinerie, maisons en ville, domaine à la campagne, mais aucun inventaire notarial n'avait été fait, il avait géré tout comme il l'entendait. Cette gestion, peut-être à cause de la Révolution, ne fut pas bonne : domaine du Livran à l'abandon, en ruines, la raffinerie était dans l'inactivité en 1821 ; la mère Tanays, morte en 1820, n'avait pas fait de testament, là-dessus faillite ; un concordat est accordé mais il ne put remplir ses engagements.

Il faut dire qu'en 1821 le commerce bordelais subit une grave crise. Devant la perte des Antilles on pensa s'adresser à l'Amérique espagnole, mais la Restauration ne voulut pas reconnaître les nouveaux Etats américains libérés de l'Espagne ; il y avait aussi une forte concurrence d'autres ports, un manque de numéraire, des

mesures protectionnistes ; le conseil municipal constatait le 15 juillet 1821 : « le commerce languit ; les récoltes de vin de 1820 sont encore pour la plupart invendues... » et les faillites se multiplièrent.

Chicou-Bourbon ne put remplir les engagements du concordat de faillite, il y eut une 2^e faillite. Les 4 filles réclamèrent leurs droits, chacune 1/8^e, en 1823, pour obtenir partage et liquidation, puis 2 des fils tombèrent eux-mêmes en faillite, il y eut assignation au tribunal contre les syndics de faillite pour ramener les sommes à la masse, un jugement du tribunal en 1825 ordonna que tous les biens seraient vendus, licités, puis, divisés en 8. Les adjudications eurent lieu en 1826, la maison de la rue des Faures fut vendue 22.000 F, la maison et la raffinerie Sainte Croix 50.000 F, Livran 23.500 etc. Puis le père meurt peu après, 4 septembre 1826 à 73 ans, et la discussion juridique s'établit... Je ne sais quelles poussières revinrent à chacun des enfants. Les quatre filles portaient des prénoms merveilleux : Euphrosine, Paule, Victoire et Romule, et les quatre fils s'appelaient

Menaud, Benoît Saint Bris, Faustin et Séverin. Il y eut une descendance, qui se trouve actuellement dans la famille bordelaise de Boucaud.

II. LES CHICOU-FONROQUE

Pierre Chicou-Fonroque, fils de Menaud Chicou-Lamy, était bourgeois de Bordeaux et négociant aux Chartrons quand il épousa en 1760 Catherine Barreyre, qui appartenait à une des principales familles commerciales catholiques, anoblée en 1745 ; il y a toujours une rue Barreyre, aux Chartrons. Son fils Jean-Baptiste Chicou lui succéda. Il se maria au plus mauvais moment de la terreur, à Bordeaux, le 2 Pluviose an 2 (21 janvier 1794) par contrat passé devant Me Maillères, notaire, négociant, habitant sur le devant des Chartrons, avec Jeanne-Julie Laclotte, fille de Pierre, cultivateur, de la même famille que les Laclotte architectes.

Pierre Chicou-Fonroque avait été élu directeur du commerce, avec MM. Puy et Agard, le 1^{er} mai 1766.



Le château Lambert à Grézillac.

III. CHICOU-SAINT BRIS

Ce fut un personnage aux activités variées. Benoît Chicou-Saint Bris, né en 1725, fils de Jean et de Marie de Nolibois, fit une carrière d'officier de marine militaire, on le trouve lieutenant de frégate, puis capitaine de vaisseau du Roi. Puis, fatigué de naviguer il s'installa comme négociant à Bordeaux et se fait recevoir en 1783 parmi les bourgeois de la ville après avoir prêté serment.

IV. LES CHICOU-LAMY

Issus eux aussi de Jean et de Marie de Nolibois, ils restèrent au pays de Branne jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ils habitaient Nioton et furent les auteurs des familles de Raigniac et de Sanges.

Ils possédaient le château de Lambert à Grézillac pour l'avoir reçu des Nolibois, et les aînés s'appelaient « Chicou-Lambert ». Parmi les notables de la branche, citons Jean Chicou-Lambert, qui fut nommé en 1753 conseiller référendaire en la chancellerie près le Parlement de Bordeaux, et qui habitait Grézillac. Il mourut en 1821, à 96 ans¹. Son frère Pierre-Raphaël Chicou-Lamy était négociant à Branne. Puis on trouve un maire de Grézillac, un avocat qui devint juge de paix à Branne et conseiller général de la Gironde de 1871 à 1883.

UN CHICOU, COURTIER ROYAL

Aymon Chicou, bourgeois et marchand de Bordeaux, époux de Marie Lardière, eut plusieurs garçons, l'un Thadée Chicou fut négociant, un autre Louis Chicou exerçait les fonctions de courtier royal et habitait pour cela dans la rue des Faussés. Les courtiers royaux avaient le privilège de servir d'intermédiaires et de traducteurs entre les négociants et les capitaines de navire chargés de vendre les car-

gaisons. Connaissant les langues étrangères ils étaient très nécessaires au commerce ; on en comptait 60 pour Bordeaux en 1772.

Louis Chicou fit un beau mariage en épousant à Saint-Médard-en-Jalles le 16 avril 1765 Suzanne Delmestre, fille de Pierre Delmestre, courtier royal et sœur de Jean-Baptiste Delmestre également courtier au Chapeau Rouge. Ils eurent deux filles, Madame Taffard, Madame Chicou, et un fils Eymon Chicou dont la descendance existait encore à Bordeaux en 1905.

CONCLUSION

Plusieurs branches familiales n'ont pu encore être placées, ainsi les Chicou-Chaumel, les Chicou-Bourgade, les Chicou-Saint Fort, et bien d'autres Chicou. La famille était prolifique, on trouve parfois 8 enfants, 12 enfants, et quelques prénoms semblaient de tradition : Eymond ou Aymon, Géraud ou Giraut, Menaut.

Le commerce était une vraie vocation, plus d'une douzaine furent bourgeois et marchands, on les trouve aussi dans l'armement, le raffinage du sucre, ce n'est donc que justice que leur nom figure pour longtemps, gravé dans le marbre à la Bourse du Commerce.

Mais on trouve aussi dans la famille quatre notaires royaux, au moins, à Moulon et à Grézillac, des officiers dont un Garde du Corps de la Maison du Roi qui participa à la bataille de Fontenoy, plusieurs capitaines de navire marchand, un lieutenant de frégate. C'est le type d'une famille rurale vigoureuse qui, par les circonstances heureuses et par la valeur de ses membres, parvint à la notoriété dans de nombreux domaines.

¹ C'est par Marie de Nolibois, d'une famille noble, et auparavant par sa grand-mère Antoinette de Rouzguilhem, que la belle maison et la propriété de Lambert à Grézillac entra dans la famille. Lambert fut reconstruit au XVIII^e siècle par le Conseiller référendaire en la Chancellerie de Bordeaux.

Tableau filiatif

